

Pendant 40 ans, ils ont
caché ce vilain coffre
sous un drap...

7,311 millions d'euros ! Adjugé !

**Dans la famille,
on l'appelle le « bar
à papa ». C'est un
meuble lourd,
démodé, qu'on
a bien mille fois
hésité à mettre
à la benne !**

CHEVERNY

La vieille armoire qui prend la poussière au grenier, la table en fer forgé qui rouille au fond du jardin, le fauteuil un peu défoncé de la chambre d'ami ou le buffet de l'entrée impossible à soulever... On a tous chez soi des meubles qui, justement, font depuis si longtemps partie des meubles qu'on ne sait plus d'où ils proviennent, ni depuis combien de temps on



les possède – ni surtout comment s'en débarrasser. Et c'est bien le problème des époux M., en ce printemps maussade.

Pour ces septuagénaires, l'heure est venue de vendre leur modeste pavillon du Val de Loire et de partir s'installer dans une maison de retraite. Mais il leur faut auparavant vider la maison. Pourquoi, dès lors, ne pas profiter de l'occasion pour tenter de tirer quelques sous de toutes leurs vieilleries ?

Un petit tour « d'inspection »

Les M. décident de faire appel à un commissaire-priseur qu'ils ont vu dans une émission de télévision : Philippe Rouillac, un professionnel à la réputation établie. L'homme accepte de se déplacer, rendez-vous est pris pour le jeudi 18 avril.

Le jour dit, costume de rigueur et sourire affable, Philippe Rouillac arrive donc chez les retraités et commence son petit tour « d'inspection ». Il examine un à un les meubles que lui présentent les M., notamment une vieille pendule hollandaise dans la famille depuis des générations.

Mais il est vite un peu gêné. Les M. sont sympathiques et ils n'ont pas l'air de rouler sur l'or... Malheureusement, l'expert sait déjà qu'il ne tirera pas grand-chose de ce qu'il voit chez eux. C'est ancien, certes, mais sans valeur.

Alors comme ça, vous dites que le « bar à papa » est exceptionnel ?

Devant son air un peu contrit, les M. haussent les épaules et lui proposent gentiment un apéritif. Tant pis si cette vieille pendule ne leur rapporte pas grand-chose ! Monsieur M. sort les verres pour faire goûter un vin délicieux qu'il prépare lui-même.

La bouteille de spiritueux se trouve dans le mini-bar, un coffre dissimulé sous une pièce de tissu, et qui sert également de meuble de télévision. Vaguement intrigué, Philippe Rouillac demande d'où il vient.

— Ça, lui répond-on, c'est le « bar à papa ». Avant, les enfants l'utilisaient comme coffre à jouets, mais depuis qu'ils sont partis, on en a fait un mini-bar. Regardez, on a même installé un petit compartiment pour les cacahuètes !

Acheté pour une bouchée de pain

Le commissaire-priseur enfle ses lunettes et s'approche. Le coffre est assez imposant : près d'un mètre cinquante de long

sur soixante centimètres de large. Surtout, malgré les taches de liqueur qui souillent la laque, il paraît très ouvragé. — D'où le tenez-vous ? — Mon père l'a acheté à Londres dans les années soixante-dix, pour une bouchée de pain.

Philippe Rouillac se penche plus près, caresse lentement le flanc du meuble.

— Il est d'une très belle qualité, la laque est fine, ses dimensions inhabituelles. Il faut bien sûr faire une expertise, mais je crois pouvoir vous dire, à vue de nez, que ça m'a tout l'air d'être une pièce assez exceptionnelle...

Tandis que le spécialiste photographie le meuble sous tous les angles, les époux M. se regardent, interloqués.

— Alors comme ça, vous dites que le « bar à papa » est exceptionnel ?

Le 9 juin dernier, le château de Cheverny accueillait, comme

Tous gagnants ou presque...

En déboursant 7,311 millions d'euros, l'acquéreur du coffre de Mazarin a fait plusieurs heureux. Hormis les vendeurs, les époux M., qui vont voir leur compte bancaire crédité de près de 4 millions d'euros, le commissaire-priseur va toucher aussi un petit pactole : près de 2 millions. La mairie de Cheverny, où

s'est déroulée la vente aux enchères, remporte quant à elle 1,2% de la transaction. Grâce à son label « Station de tourisme », obtenu quelques semaines auparavant, la commune peut en effet prétendre à un pourcentage sur toutes les transactions locales. Enfin, l'état devrait gagner aussi une belle petite somme avec une moyenne de 11% de taxes.



chaque année, l'un des plus prestigieux rendez-vous du marché de l'art en France. Une exposition, et surtout une vente aux enchères où se pressent collectionneurs privés et représentants des plus grands musées du monde à la recherche de la perle rare.

Un chef-d'œuvre de l'art asiatique

Et ce jour-là, la maison de ventes Rouillac présente un meuble extraordinaire. Un coffre du XVII^e siècle en laqué or, argent et nacre sur fond noir, avec une serrure en métal richement ciselée de fleurs de magnolias, gardées par deux tigres et un dragon doré.

Ce décor raffiné, admirable, couvre au total une surface de 9 mètres carrés ! Le meuble a été façonné dans les ateliers de l'empereur du Japon vers l'an 1640, pour le compte du cardinal Mazarin, le grand ministre de la cour de France, le mentor du jeune Louis XIV...

Cette pièce unique, chef-d'œuvre de l'art asiatique, mise à prix pour 200 000 euros – ce qui n'est déjà pas mal –, mais au terme d'une âpre lutte, c'est le Rijksmuseum d'Amsterdam qui remporte l'enchère en déboursant la somme fabuleuse de 7,311 millions d'euros !

Depuis, Philippe Rouillac, ne s'en ait toujours pas remis :

— Cela nous arrive régulièrement de faire des découvertes chez les gens, mais jamais à ce point. C'est le plus beau, le plus grand et le plus prestigieux meuble en laque conservé aujourd'hui sur la planète.

Chez les M., où l'on a vécu des décennies avec cette fortune sous le nez, on a dû déboucher une bonne bouteille de vin vieux pour fêter ça. Avant de la ranger dans le nouveau minibar, acheté chez Ikea. ■

Une enquête de
NOTRE CORRESPONDANT

Un joyau créé voici près de 400 ans

En 1639, François Caron, le représentant de la puissante Compagnie des Indes orientales, décide de passer une commande qui éblouira l'Europe et encouragera les échanges. Il fait réaliser par les meilleurs ateliers japonais une série de meubles et d'accessoires luxueux, dont les joyaux sont quatre grands coffres garnis de laque noire sur fond or. Pendant 4 ans, les artisans dessinent et polissent les panneaux brillants comme des miroirs, avant de les monter sur une armature de cèdre. Arrivés en Europe, les coffres passent 15 ans dans les greniers de la Compagnie, faute d'acheteurs... Il faut attendre 1658 pour qu'un client assez riche se présente. C'est le cardinal Mazarin, Premier ministre du royaume de France, collectionneur forcené.

La fortune de Mazarin égale alors la moitié du budget du royaume. Il achète deux des coffres, dans lesquels il entasse dessins et joyaux. Après sa mort, les précieux objets passent, par héritages successifs, au duc Jacques de Bouillon. Ce dernier meurt en 1802, sans postérité. Le coffre est alors vendu à William Beckford, légendaire collectionneur anglais. L'objet est alors si célèbre que son propriétaire suivant, Sir Trevor Lawrence, lui consacre un livre ! Hélas, le coffre est ensuite vendu à un industriel nommé Cory, qui meurt en 1941. Dans la confusion de la guerre, le coffre est acheté aux enchères par le Dr Zaniewski, un discret collectionneur, qui n'est sans doute pas pleinement informé de sa valeur : vers 1970, il le vend pour 500 euros environ à son locataire, un ingénieur français, qui le rapporte en Touraine en 1986.



C'est le 9 juin dernier, au château de Cheverny, que Philippe Rouillac, commissaire-priseur, a présenté ce coffre extraordinaire.